

LES
QUATRE SAISONS,
OU
LES GÉORGIQUES
FRANÇOISES.
POÈME
PAR M. LE C. DE B.



A LONDRES.

M. DCC. LXIV.





LES
QUATRE SAISONS,
POÈME.

LE PRINTEMPS.

CHANT PREMIER.

J'ai chanté les Heures du Jour,
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'année :
Flore, que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scytie,
Vertumne, vainqueur des Hivers ;
A ij

LE PRINTEMPS.

Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfans d'Orithie.
En vain leurs affreux sifflements
Nous déclarent encor la guerre ,
En vain , dans leurs souleyemens ,
Ils ébranlent les fondemens
De la prison qui les resserre ;
Le Printemps a sauvé la Terre
De leurs cruels emportemens.

Le Fils d'Eole & de l'Aurore ,
Zéphir enfin est de retour ,
Ses transports ont réveillé Flore ,
Et les Fleurs qui n'osoient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour ;
La Nuit céde au Jour son empire ;
L'Hiver s'enfuit au fond du Nord ,
Et la Nature qui respire ,
Sort des ténèbres de la mort :
Immobile au centre du monde ,
Le Soleil que nous revoyons ,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la Terre féconde .
Déja des lacs les plus profonds ,
Ses feux ont fondu là surface :
On voit tomber du haut des monts

LE PRINTEMPS. §

Des monceaux de neige & de glace
Qui fertilisent les vallons;
Les rochers découvrent leur cime,
Dodone lève un frond sublime
Que respectent les aquilons;
Et de l'Hiver tendre victime
Cérès du sein de nos sillons
Sourit au Dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné,
Le Berger au pied des montagnes
Célèbre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes:
Tout renait, tout brille à ses yeux,
Les arbres se courbent en voute,
L'onde plus pure dans sa route
Réfléchit l'image des Cieux.
Content, il se lève, il s'écrie,
Et tandis que la Bergerie
Se réveille & s'ouvre à sa voix,
Le troupeau marchant sous ses loix
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres dépouillés si long-tems;
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes

6 LE PRINTEMPS.

Parez le trône du Printemps.
Elevez vos pampres superbes
Sur le faîte de ces ormeaux :
Vignes étendez vos rameaux ,
Jasmins sortez du sein des herbes,
Montez , ombragez ces berceaux ;
Et vous aimables arbrisseaux ,
Lilas croisez , tombez en gerbes ,
Ornez ces portiques nouveaux .
Que l'air se parfume & s'épure ;
Que l'onde jaillisse & murmure :
Que rien ne trouble un si beau jour ;
Que les bois , les fleurs , la verdure
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour .
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des Cieux ,
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des Dieux .
Au retour de cette immortelle ,
Tout germe , s'enflamme & s'unit ,
De l'univers qui rajeunit ,
L'hymen heureux se renouvelle .
L'air s'embrase de nouveaux feux ;
Les bois confondent leurs feuillages ;

Les Mers embrassent leurs rivages,
Et le Soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus! qui peut résister
À la douceur de ton empire?
O Vénus! qui peut éviter
Le piège où ta voix nous attire?
Au sein des rochers les plus durs
Ta chaleur active & puissante,
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénétre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps;
Il fend les airs, nage dans l'onde,
Et la terre qu'il rend féconde
Dans ses bras aime à respirer;
Ce Dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

Sortez, indolens Sybarites,
Du cercle étroit de vos plaisirs;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos désirs;
Abandonnez les faux spectacles

8 . *LE PRINTEMPS.*

Qu'admirent la Ville & la Cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la Nature & de l'Amour.
Venez sous nos berceaux rustiques
Délasser vos cœurs languissans,
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos sens.
Renaissez avec la nature,
Et dans ses dons multipliés
Goûtez, sans trouble & sans mesure,
Des plaisirs purs & variés.

L'oiseau qu'une superbe cage
Captivoit sous un toît doré,
A supporté son esclavage
Tant que les frimats ont duré;
Mais après leur règne funeste,
Le Bélier, propice aux Amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleste
A la Déesse des beaux jours.
L'oiseau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de son maître,
Qui, sous des myrtes amoureux,
Entend la musique champêtre
Des autres oiseaux plus heureux:
Resserré dans un palais vaste,

LE PRINTEMPS. 9

Brûle de traverser les airs,
Et regrette, au milieu du faste,
L'ombre des bois & les déserts.
Ces beaux vases de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau,
Dont il boiroit dans ce ruisseau
Qui fait fleurir toute la plaine?
L'aiguillon de la liberté,
L'aspect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'a flatté
De lui donner une compagne:
Tout l'irrite contre ses fers,
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui sont offerts:
Sa prison s'ouvre, il s'en arrache,
L'Amour le rend à l'Univers.

Le lac, le vernis, la dorure,
Ont assez ébloui mes yeux,
J'aime mieux la simple parure
De ce côteau délicieux.
Mon Louvre est sous ces belles tonnes,
Un bois est le temple où j'écris;
Des arbres en sont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.
Les Arts, ces esclaves serviles

De nos desirs efféminés,
Transportent le luxe des Villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux, qu'un vain charme fascine,
Sont plus surpris que satisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la Nature a faits.
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,
Emprisonner ces clairs ruisseaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A subir le joug des berceaux?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatans :
Pourquoi contraindre la 'Nature à
Laissons respirer le Printemps.
Quelle étonnante barbarie
D'affervir la variété
Au cordeau de la symmétrie!
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la simplicité
De cette riante prairie?
Le plaisir, qui change & varie,
Adore la diversité.
O toi ! Commentateur suprême,

LE PRINTEMPS. 11

Qui définis la volupté,
Qui fais du plaisir un système,
Et de l'Amour un froid traité:
Calculateur infatigable,
Dont la méthode insupportable
Deséche en nous le sentiment,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable,
Et ton invincible argument;
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.

Vénus & Flore nous rappellent,
Gardons la raison pour l'Hiver;
Respirons le baume de l'air,
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissans
Pour suivre Io dans les prairies;
Voyons ces troupeaux bondissans
Donner, par leurs jeux innocens,
Aux Bergeres des rêveries,
Aux Bergeres des désirs pressans.

Ocyroë, dans les campagnes,
Enflamme, par ses fiers regards,
Le Coursier, amant des hazards;

Elle l'enlève à ses compagnes,
 Et s'élançant, les crins épars,
 Tous deux, au sommet des montagnes,
 Offrent leur hymen au Dieu Mars.
 Plus loin, dans ces forêts sauvages,
 Les lions rugissent d'amour,
 Tandis que les ramiers volages
 Viennent soupirer alentour;
 Le fier Dragon & le reptile,
 L'insatiable Crocodile,
 L'oiseau que révère Memphis,
 Le Dromadaire des Sophis,
 Les monstres craintifs ou féroces
 Qui peuplent le sein de Thétis,
 Tous forment des noeuds affortis,
 Et l'Amour préside à leurs noces.
 Régnez sur les flots aplani's,
 Alcions, déployez vos ailes,
 Les vents respecteront vos nids,
 Et les flots vous seront fidèles.

Vous qui, dans l'humide séjour,
 Cachez vos brillans coquillages,
 Vénus vous appelle en ce jour;
 Formez de nouveaux mariages,
 Et que les perles soient les gages

Que l'Hymen présente à l'Amour.
Déjà sous l'épine fleurie,
Philomele exerce sa voix ;
Progné voltige autour des toits ;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la tourterelle attendrie,
Gémît d'amour au fond des bois.
Le castor, amant des rivages,
Trace le plan de sa maison ;
Les abeilles encor plus sages,
Dans le creux des rochers sauvages,
Elévent l'utile cloison
Qui sépare leurs héritages.
Le vermisseau, sous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'insecte
Etonnent la fiere raison.
Le monde à nos yeux va renaitre,
Et tous les Etres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers éléments,
Insectes, à qui la Nature
Accorda si peu de momens :
Vengez-vous d'une loi si dure,

Naissez, vivez, mourez amans.
Qu'importe, au bout de la carriere,
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli votre vie entiere,
Si le plaisir qui fait les Dieux,
Vous anima dans la poussiere?

Hermaphrodites fortunés,
Pour vous, l'Amour sans jaloufie,
Suit les loix que vous lui donnez;
Aimez à votre fantaisie,
Quittez cent fois & reprenez
Les deux rôles de Thirésie.

Image d'un jeune arbrisseau,
Inconcevable vermisseau,
Soyez à jamais un problème;
Tout entier dans chaque rameau,
Renaissiez semblable & nouveau;
Et par une faveur suprême,
Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.

O ! que l'homme si dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied superbe
Les insectes cachés sous l'herbe,
Perdroit de son faste orgueilleux,

S'il favoit, quand il les écrase,
Que moins gênés dans leurs desirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embrase,
Sont toujours neufs pour les plaisirs.

Telles sont les vives images
Que le Printemps offre à nos yeux ;
Les saisons ressemblent aux âges
Dans leurs rapports mystérieux :
La main invisible des Dieux
Cache des conseils pour les Sages.
Le Printemps couronné de fleurs,
Pare l'Amour qui le caresse ;
L'Été mûrit par ses chaleurs
Les dons brillans de la jeunesse ;
L'Automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore ;
L'Hiver à l'instant les dévore ;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès & de Flore.
Ainsi l'on peut toujours faire
Les momens heureux qui s'envolent ;
Fuyons les dangers du loisir,
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un & l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons

Parfument le sein des Bergeres ;
 Avec des fleurs & des chansons
 Achetons leurs faveurs légères.
 L'Été s'approche, jouissons ;
 Ces nuages chargés de neige,
 Qu'au midi d'un jour radieux
 Les aquilons séditieux
 Souffloient du fond de la Norwege,
 N'assiegent plus l'Astre des Cieux.
 Le Soleil pénètre la terre,
 Et pompe jusques dans ses flancs
 Les esprits, les germes brillans,
 Dont va se former le tonnerre.
 Déjà l'Étoile de Vénus
 Annonce les belles soirées ;
 Déjà les Fauves revenus
 Cherchent les Nymphes égarées.
 Zéphire, d'un souffle épuré,
 Ride la surface de l'onde ;
 La Nuit, de son trône azuré,
 Répand ses pavots sur le monde,
 Et son char, d'Amours entouré,
 Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de Mai,
 Le Silphe amoureux des mortelles,
 Vient

Vient chercher, parmi les plus belles,
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ses ailes légères,
Il descend, invisible aux yeux,
Sur ces étoiles passagères
Qu'on voit tomber du haut des Cieux.
Roi des Peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires,
Où l'ignorance & la fierté
Captivent, sous des loix austères,
Et la jeunesse & la beauté.
Le scrupule & l'inquiétude,
Enfants craintifs des passions,
La peur & ses illusions,
Veillent dans cette solitude ;
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige & perce la ferrure,
Sans bruit les rideaux sont ouverts :
Un Enfant aimable & pervers
Enlève aux Graces leur ceinture,
Pudeur, Jeunesse, Amour, Nature,
Tous vos secrets sont découverts.

18 LE PRINTEMPS.

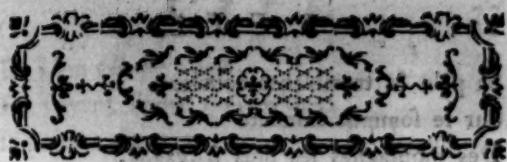
Le Silphe interroge le cœur,
Sa main timide & caressante
Cherche les traces d'un vainqueur :
L'épreuve est douce & dangereuse,
Si la Belle a connu l'Amour,
Il l'abandonne sans retour
Au hazard d'être malheureuse ;
Mais si le cœur qu'il a fondé,
A toujours sagement gardé
Le foible sceau de l'innocence,
Alors le Génie amoureux
Exerce toute sa puissance
Sur un cœur digne de ses feux.
De la Beauté qu'il a jugée,
Il devient l'invisible époux ;
Dans les bras du sommeil plongée,
Elle va, sans être outragée,
Jouir des plaisirs les plus doux.
Un essaim fortuné de songes
Sert les vœux du Silphe enchanté ;
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs menlonges.
Bientôt sur un trône argente,
Le Prince aimable des Génies

LE PRINTEMPS. 19

Transporte la jeune Beauté
Dans les régions infinies
De son empire illimité.
Emue, inquiète & charmée,
Elle jouit rapidement
Du plaisir d'avoir un Amant,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'Amour, par un charme flatteur,
Soutient dans les airs son courage,
Elle ose admirer la hauteur
Des vastes Cieux qu'elle envisage;
Les graces de son conducteur
Cachent le danger du voyage.
Son œil, avec sécurité,
Du Zodiaque redouté,
Contemple les signes funestes,
Sa main, avec témérité,
Mesure les cercles célestes:
Ces grands objets la touchent peu,
L'air, au mépris des Zoroastres,
N'est pour elle qu'un voile bleu;
Rien ne la frappe dans les astres,
Sur la terre elle a vu du feu.
Déjà son oreille murmure
Contre les célestes accords,

Une voix secrète l'assure
Qu'il faut chercher dans la Nature
Ses plaisirs plus que ses ressorts.
Un gazon frais, une fontaine,
Un arbre qui cache le jour,
Tel est l'asyle que l'Amour
Préfere à la céleste plaine;
A peine a-t-elle désiré,
Que le char brillant qui la mène,
S'arrête sous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'instant les buissons fleurissent,
La vigne embrasse les ormeaux,
Les palmiers amoureux s'unissent,
L'air est peuplé de mille oiseaux.
C'en est fait, la jeune Silphide
S'enivre du bonheur des Dieux;
Mais le soleil brille à ses yeux,
Le songe fuit d'un vol rapide,
Et le Silphe remonte aux Cieux.





LES
QUATRE SAISONS,
POÈME.

—————
L'ÉTÉ.
—————

CHANT SECOND.

SOLEIL, c'est aujourd'hui ta fête,
L'Été chargé de blonds épics
Etale ses riches habits,
Et fait rayonner sur sa tête
L'or, les saphirs & les rubis.
Leve-toi, répands la lumière,
Brille, triomphe à tous les yeux,
Pourfuis la nuit dans sa carrière,
Et chasse du trône des Cieux

SA pâle & tremblante couriere,
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages,
Déjà les Disciples des Mages
Chantent le retour de l'Été.
Abattu, triste & solitaire,
Dans les jardins qu'il embellit,
Le Printemps soupire & pâlit,
En voyant l'éclat de son frère.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or ;
L'Amant dont vous pleurez l'absence,
Vient ranimer par sa présence
Les feux dont vous brûlez encor.
Malheureux sang de Montézume,
Filles du Soleil accourez,
C'est pour vous que son feu s'allume ;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuse respire
Devant le Roi du firmament :
Sa gloire, que la terre admire,
Vous console pour un moment
De la chute de votre empire ;
Il paroît ; l'Olimpe rougit,
Le front des montagnes se dore,

Le Lion céleste rugit,
En voyant l'astre qu'il adore;
Il paroît; ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes,
Le premier feu de ses regards,
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'instant la terre embrasée
Par son éclat vif & charmant,
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de rosée.
Fidelle Amante du Soleil,
De fleurs, de perles couronnée,
La Nature sort du sommeil
Comme une épouse fortunée,
Dont l'Amour hâte le réveil.
Vers l'astre bienfaisant du monde
Elle étend ses bras amoureux;
Il brille, & l'ardeur de ses feux
La rend plus belle & plus féconde.
Tandis qu'au sommet d'une tour,
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles,
L'oiseau de la mère d'Amour
Epure l'argent de ses ailes.

Tout brûle des feux de l'Été ;
 Le froid serpent caché sous l'herbe,
 S'éveille & dresse avec fierté
 La crête de son front superbe ;
 Son corps en replis ondoyans
 Roule, circule, s'entrelasse ;
 Ses yeux pleins d'ardeur & d'audace,
 S'arment de regards foudroyans :
 Bientôt levant sa tête altière
 Vers l'astre qui l'a ranimé,
 Il s'élance de la poussière,
 Et fait briller à la lumière
 Son aiguillon envénimé.
 Foibles mortels que le jour blesse,
 Eveillez-vous, ouvrez les yeux ;
 Le Soleil embrasant les Cieux
 S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort ?
 Emporté sur l'aile des songes
 Il vole au pays des mensonges,
 Il touche aux rives de la mort.
 Envisagez ce globe immense ;
 Images des Dieux qui l'ont fait ;
 La flamme nourrit sa substance,
 Ses feux répandent l'abondance,

Chaque rayon est un bienfait;
Au sein des plus profonds abîmes
Il enfante ces purs métaux:
Tristes auteurs de tous les maux,
Peres féconds de tous les crimes:
Mais qui sagement répandus
Sur les besoins de la Patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce & de l'industrie,
Satisfont à tous les désirs,
Et tels que des sources fécondes
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire & les plaisirs.
O Soleil! ame universelle,
Toi dont les regards amoureux
ECLAIRENT ces astres nombreux,
Dont l'azur des Cieux étincelle;
O toi! qui suspends dans les airs
Ces torrens, ces mers vagabondes,
Qui par mille canaux divers
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'Univers;
De l'Été, qui vient de renaitre,
Mûris les fertiles moissons,
Et reçois les foibles chansons

Que t'offre ma Muse champêtre,
Déjà de tes rayons puissans
Les campagnes sont pénétrées,
Eole, des bleds jaunissans,
Agite les ondes dorées.

O Cérès ! presse ton retour :
Sur nos plaines le Dieu du jour
Répand les chaleurs & la vie.
Proserpine a quitté la cour
Du sombre Epoux qui l'a ravi :
Le même char qui l'entraîna
A travers la flâme & la cendre,
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.
Elle paroît; ton cœur palpite,
Tes pas volent devant ses pas :
Quand tu l'appelle dans tes bras,
L'Amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes :
Trop court, mais trop heureux moment
Où le plaisir verse des larmes !
Pour un cœur noble & généreux,
Qu'il est doux, en quittant Cerbère,
De retrouver le monde heureux

Par les seuls bienfaits de sa mère !
Belle Proserpine, à tes yeux
Déjà la moisson est tombée
Sous la fauille recourbée
Du moissonneur laborieux :
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin leurs meules entassées
Elevent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pirame,
Le ver-à-soie ourdit sa trame,
Qui pare les Dieux & les Rois :
Les fraises parfument les bois,
L'épine enfante la groseille,
Mille fruits naissent à la fois ;
Et prête à remplir la corbeille,
La Nymphe hésite sur le choix.
Par-tout l'abondance circule ;
L'homme n'est heureux que l'Été :
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait frémir la volupté.
Dans un salon pavé de marbre,
Respire-t'on un air plus frais
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre

Cher aux Déesses des forêts.
La Driade en robe légère,
Brave sous un chapeau de fleurs
L'éguillon ardent des chaleurs ;
Et Pallas, coiffée en Bergère,
Pour égayer les moissonneurs
Danse à midi sur la fougere.
Le travail, joint à la gayeté,
Souffre & surmonte toutes choses :
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur,
Qui, sur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurseur
Arrête la perdrix tremblante.
De joie & d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre :
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines :
Le plaisir, la gloire & l'espoir
Font supporter toutes les peines.
Mais, déjà plus vif & plus clair,
Le soleil dévore & consume

La rosée éparse dans l'air :
Et le feu du Ciel qui s'allume,
Etincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux ;
Et dans leurs lits, plus resserrées,
Les Nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avide voyageur,
Qui dans les sables de l'Afrique,
Égaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du Tropique.
La terre rougit sous ses pieds ;
Des torrens de feu se répandent,
Et par le Soleil foudroyés
Les monts & les rochers se fendent.
Les arbres à demi couchés,
Sans fruits, sans séve & sans verdure,
Couvrent de leurs bras desséchés
Le sein brûlant de la Nature.
Quel sort ! quels horribles momens !
Il entend les rugissements
Des Lions que la soif dévore ;
Immobile d'accablement,

Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore.
Assis sur un sable enflammé,
À la rigueur d'un Ciel barbare,
Il reproche à son cœur avare
Les maux dont il est consumé.

Pour nous, que le Soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux,
Laissons voyager l'avarice,
Sur le gazon reposons-nous,
Tandis que l'ardente Écrevisse
Embrase le Ciel en courroux.
Ainsi qu'à la céleste troupe,
Pendant le règne des chaleurs,
Hébé nous verse à pleine coupe
Le jus des fruits, l'esprit des fleurs.
La neige avec art préparée,
Eguise nos sens émoussés;
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Boreé.
Vénus se permet en Été
Une modeste nudité.
Dans une alcove parfumée,
Impénétrable au Dieu du jour,

La pudeur, sans être allarmée,
Dort sur les genoux de l'Amour.
Un doux loisir est nécessaire ;
L'esprit des soins débarrassé,
On passe le jour sans rien faire ;
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous ;
Si la chaleur est accablante,
Tous les remèdes en sont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins ;
Junon vient déclarer la guerre
Au Dieu protecteur des raisins.
Les portes du Ciel s'obscurcissent,
L'air siffle, les antres mugissent ;
Mais bientôt les vents sont calmés,
Et les tempêtes dissipées
Sur les montagnes escarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, sur un trône de nues,
Fait briller son arc lumineux ;
Déjà les Nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déjà pressé par sa rivale,

Le Roi des astres moins ardent,
Se précipite à l'Occident
Sur un char de nacre & d'or pâle.
L'extrémité de ses rayons
Eclaire au loin la mer profonde ;
Et tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde ;
Armé de feux étincelans,
Il ouvre à ses coursiers brûlans
Les barrières de l'autre monde.
O qu'il est doux de respirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent, qui du fond des fontaines
S'échappe & n'ose murmurer !
Vole sur l'aile du Mystere,
Amour, il est tems de régner ;
Vénus se promene à Cythere,
Et les Graces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'ose approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher ;
Et suivant une pente douce,
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,

Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés alentour
La dérobent à l'œil du jour ;
Un buisson fleuri l'environne ,
La tubéreuse & l'anémone
Entourent ses bords séduisans ;
Et l'oranger qui la couronne
Est parfumé de vers luisans.
Que Plutus , d'une main fantasque ,
Orne les bains de Danaé ,
Thalie , Euphrosine , Aglaé
N'aiment que les beautés sans masque ,
Le luxe expire sous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature ,
Elles se baignent dans ses bras ;
L'onde en caressant leurs appas ,
Devient plus brillante & plus pure.
Plongé dans ce riant bassin ,
L'Amour poursuit les immortelles ,
Et frappant l'onde de ses ailes ,
Il la fait jaillir sur leur sein.
Une douce & molle rosée
Remplit le calice des fleurs ;
La nuit , du trésor de ses pleurs ,
Rafraîchit la Terre embrasée.

On voit sur la plaine des mers
Danfer les Nymphes vagabondes,
Le parfum de leurs tresses blondes
Se mêle à la fraîcheur des airs ;
Mais bientôt le feu des éclairs
Resplendit au loin sur les ondes :
L'Olympe, sans être irrité,
Offre l'appareil d'un orage ;
Et par cette effrayante image,
Il augmente sa majesté.
Brûlante des feux de l'Été,
Brûlante des feux du bel âge,
La jeunesse, loin du rivage,
S'élance & poursuit la beauté.
Enflammez, charmantes Baigneuses,
La Cour du frere de Pluton ;
Tombez, Naiades dédaigneuses,
Dans les bras nerveux du Triton.
O nuit, que vous voyez de charmes !
Fleuves, que vous êtes heureux !
L'Amour, dans vos flots amoureux,
Trempe la pointe de ses armes.
En vain, dans les bois d'alentour,
Les amans cherchent les fontaines ;
Le feu qui consume leurs veines

S'accroît dans l'humide séjour :
Le bain ne guérit point leurs peines,
L'Amour seul peut calmer l'amour.

Jadis, près des bords du Bosphore,
Dans les jardins du vieux Sélim,
Un ruisseau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Asie
Touchoient au bord de ce ruisseau ;
En Été, la belle Aspasie
Venoit respirer dans son eau :
Souvent Zulim, au bord de l'onde,
Suivoit le Sultan réveré.
Que l'orgueil des rangs se confonde !
L'Esclave heureux fut préféré
Au Maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abbatit un jour
Dans les bras du Page infidèle,
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
Reconnut l'oiseau de l'Amour,
Au billet caché sous son aile ;
Il l'ouvre, il lit avec transport :

„ JEUNE Ichoglan, bénis ton sort ;
„ Le ruisseau, dont l'onde incertaine

» Dans ces bois aime à s'enfermer,
» Par une route souterraine,
» Au sein des mers court s'abîmer.
» Aspasie est prête à te suivre,
» Sois ton pilote & ton vainqueur;
» Si tu crains de cesser de vivre,
» Tu n'es pas digne de son cœur.

Zulim conçoit tout le mystère;
Un seul mot instruit un amant.
Le doux messager de Cythere
Devant lui vole lentement:
Rempli des plus douces allarmes,
L'Esclave au milieu des roseaux,
Découvre, adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle, son cœur palpite,
Il s'élance, il se précipite;
Mais en plongeant dans le canal,
Quel aspect le trouble & l'irrite!
Il voit son maître & son rival;
Comment sauver la Favorite
Du fer ou du cordon fatal?
Un baiser de feu le rassure.
Sultan, à tes yeux éperdus,
Le couple amoureux & parjure

A comblé l'audace & l'injure :
Tous deux , unis & confondus ,
Fendent de leurs bras étendus ,
Le sein de l'onde qui murmure .
Errans de détours en détours ,
Ils roulent sous la voûte obscure
Qui doit bientôt les rendre au jour :
L'effroi qu'inspire la nature
Est surmonté par leur amour .
Portés sur les bouillons de l'onde ,
Ils entrent dans la mer profonde ;
Leurs regards implorent les cieux ;
Mais un esquif s'offre à leurs yeux ,
Au pied d'un rocher solitaire ;
Tous deux y volent , & les Dieux
Conduisent la barque à Cythere .



Chancery of the Province of Quebec, 1759, Vol. 1, p. 122. The original is in French, and the transcription is in English. The text is a letter from the Marquis de Vaudreuil to the Marquis de Montcalm, dated October 10, 1759, concerning the capture of Fort Niagara by the British. The letter discusses the strategic importance of the fort and the need to reinforce it. It also mentions the capture of a British ship and the arrival of reinforcements from France.



LES QUATRE SAISONS,

POÈME.

L'AUTOMNE.

CHANT TROISIÈME.

QUELS parfums remplissent les airs !
Où porter mes regards avides !
Des tapis plus frais & plus verds
Renaissent dans nos champs arides :
La nature efface ses rides,
Tous ses trésors nous sont ouverts ,

C iv

Et le jardin des Hespérides
Est l'image de l'Univers.
C'en est fait, la Vierge céleste,
En découvrant son front vermeil,
Adoucit d'un regard modeste
L'ardeur brûlante du Soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu cesses de blesser nos yeux;
Vertumne ramene Pomone,
Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'Automne.

O Sœur aimable du Printemps !
Tu viens acquitter ses promesses;
Si tes biens sont moins éclatans,
Tu n'as point de fausses richesses:
Loin de toi le fard de Vénus
Et le clinquant de l'imposture;
Ta main dépouille la nature
De ses ornemens superflus:
L'air négligé, dans la parure,
Te donne une beauté de plus.
Les fruits, plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris,
Et tous les biens que tu recueilles,

Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le régime fortuné d'Astrée
Se renouvelle dans ta cour ;
Tu peses la nuit & le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux,
Qui font la richesse du monde ;
Le Ciel de la Terre amoureux,
Le peint dans le miroir de l'onde.

La Paix, Reine de l'Univers,
Etouffe la voix des trompettes,
Un jour plus doux luit sur nos têtes.
Nos travaux, mêlés de concerts,
Ressemblent aux plus belles fêtes ;
La nature reprend ses droits,
Les Dieux descendant des montagnes,
La gloire habite les campagnes,
Les Muses rêvent dans les bois ;
Et laisse d'accorder les Rois,
Thémis assise au pied d'un chêne
Juge les chansons de Philene,
Et donne aux bergères des loix.
Les fiers amans de la Fortune
Ont quitté la chaîne importune

De la faveur & du devoir ;
 L'art , l'industrie & le sçavoir
 Sortent des Villes dépeuplées ,
 Et l'abondance vient revoir
 Ses richesses accumulées.
 Ton régne païsible & charmant
 Fait oublier celui de Flore ,
 Automne , la terre t'adore ,
 Et l'Univers est ton amant.
 Belle encore au déclin de l'âge ,
 Toi seule , ô divine Saison !
 Utile , douce , aimable & sage ,
 As mérité le double hommage
 Du plaisir & de la raison.

O que les Muses sont dociles
 Dans ces vergers délicieux !
 Mes Vers inspirés par les Dieux ,
 Naissent plus doux & plus faciles ;
 L'art de la rime n'est qu'un jeu ,
 L'expression fuit la pensée ,
 Et mon ame au ciel élancée
 Vole sur des ailes de feu.
 Dans cette aimable solitude ,
 L'esprit captif sort de prison ,

Le plaisir abrégé l'étude,
Tous deux étendent la raison.
Erreur que l'orgueil déifie,
Préjugé, tyran des mortels,
Cédez à la Philosophie
Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au Télescope,
Et vous, atomes échappés
A l'œil perçant du Microscope,
Vos mystères développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La vérité, fille du temps,
Déchire le voile des fables;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'apperçois leurs habitans.
Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même est habité;
L'air, dans ses ondes si fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons & ses Néréides.
La lumiere, dont les couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La nature anime les arbres;

L'air , le feu , la terre & les eaux ,
Les fruits qui font plier nos arbres ,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit , rien n'est inutile ,
Et la reine des animaux
Unit par différens anneaux
L'homme superbe & le reptile.
Fiers amans de la liberté ,
Les Êtres l'un de l'autre esclaves ,
Ignorent leur captivité ,
Et méconnoissent leurs entraves.
Tout céde à la commune loi ;
Terre orgueilleuse & téméraire ,
Apprends que l'Astre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi ,
Obéis , remplis ta carrière ,
Adore la source première
Des beaux jours qui te sont donnés ;
Reçois & répands la lumiere
Sur d'autres globes fortunés.
Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple & des grands ;
Malgré la vanité des rangs ,
Tous les Êtres sont pour le sage
Moins inégaux que différens.

Ainsi ma Muse s'abandonne
A son caprice renaissant ;
Et tandis qu'un Dieu caressant
D'un double myrte la couronne ,
Le Soleil moins éblouissant
Abrége les jours de l'Automne.

Pomone , avant que de périr ,
Semble redoubler ses caresses ;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de rampet sur nos treilles ,
La vigne élève ses rameaux ,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux :
Ses fruits si funestes aux Perses ,
Et si délicieux pour nous ,
Confondent leurs couleurs diverses ,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coings dorés & de pavis ,
Mille grenades entr'ouvertes
Sément la terre de rubis ;
Orange douce & parfumée ,
Lemons & poncirs fastueux ,
Et vous , cédras voluptueux ,

46. *L'AUTOMNE.*

Couronnez l'Automne charmée ;
Raisins brillans dont la fraîcheur
Etanche la soif qui nous presse ;
Pommes dont l'aimable rougeur
Ressemble au tein de la jeunesse,
Tombez & renaissez sans cesse
Sur le chemin du Voyageur.

L'Amour, que l'Automne rappelle,
Descend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, Naiades timides,
Le fruit, sur la terre tombé,
Brille, s'eleve en pyramides,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes, enleviez vos corbeilles,
Allez offrir au Dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles,
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un second Printemps vient d'éclorre,
Le Ciel répand des rayons d'or,
L'amaranthe & le tricolor
Rappellent le règne de Flore,
Et la campagne brille encore
Des douces couleurs de l'aurore.

Vesper commence à rayonner,
Io mugit dans les villages,
Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâtureages;
Le Soleil tombe & s'affoiblit:
Montons sur ces rochers sauvages,
Allons revoir ces paysages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici des champs où la culture
Etale ses heureux travaux,
Une source brillante & pure
Qui, par la fraîcheur de ses eaux,
Rajeunit la sombre verdure
Des prés, des bois & des coteaux:
Là, des jardins & des berceaux
Où régnent l'art & l'imposture,
Des tours, des flèches, des créneaux,
Des donjons d'antique structure,
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une masure;
Plus loin, des villes, des châteaux,
Couverts d'une vapeur obscure;
Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le Ciel allumant ses flambeaux;

Tout l'horizon que l'œil mesure,
Offrent aux yeux de la peinture
Des contrastes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris & la nature.

Mais la nuit, au trône des cieux,
Dissipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images ;
La Sœur aimable du Soleil
Se leve sur l'onde appaissée,
Et répand de son char vermeil
Le jour tendre de l'Elisée :
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'Astre du monde ;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent sur la mer profonde ;
La vague tremblante de l'onde
Brise & diffuse les rayons
De sa lumiere vagabonde :
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaisir des armes ;
L'éclat de son globe argenté
Semble voiler la nudité,
Lorsqu'il en montre tous les charmes ;

Son

Son règne est celui de l'Amour.
Sur les mers d'écume blanchies,
Neptune marche avec sa Cour,
Et de nos flottes enrichies
Eole pousse le retour.
Conduits par la main des Sirenes,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables sillons
Sur le sein des humides plaines.
Tandis que l'Océan charmé,
Contemple son vaste rivage,
Le Nord tout-à-coup enflammé
Devient le spectacle du Sage
Et l'effroi du Peuple alarmé.
Une lumière étincelante
Embrase le voile des airs ;
Avant-courière des Hivers,
Quelle autre Aurore plus brillante
S'élève au milieu des éclairs !
Les Dieux ont-ils, dans leurs balances,
Pesé le sort des Nations ?
Emu par nos divisions,
Le Ciel fait-il briller ses lances ?
Ses feux & ses rayons épars,
Ses colonnes ses pyramides ,

N'offrent à des regards timides
Que les jeux sanglans du Dieu Mars,
Voilà les nombreuses armées,
Voilà les combats éclatans,
Qui de nos guerres rallumées
Furent les présages constans.
La frayeur naîssoit du prestige ;
Mais nos yeux bien plus satisfaits,
Verront renaître le prodige
Sans en redouter les effets.
Brillez, Aurore Boréale ;
De la Nuit élairez la Cour ;
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de son amour ;
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers & les troupeaux ;
Vulcain rallume ses fourneaux,
Et la troupe du vieux Silene
S'éveille au pied de nos côteaux,
Au bruit des meutes de Diane,
Les Bacchantes ouvrent les yeux ;
Trompé par la clarté des Cieux,
Bacchus sort des bras d'Ariane :

L'AUTOMNE. 52

Ce Dieu, de pampres couronné,
Ouvre la scene des vendanges,
Il brille, il marche environné
D'Amours, qui chantent ses louanges :
On voit danser devant son char
Les Satyres & les Driades,
Un Faune enivré de nectar,
Remplit la coupe des Ménades ;
Les Jeux, qui le suivent toujours,
Répandent des fleurs sur ses traces,
Ses Tigres, conduits par les Graces,
Sont caressés par les Amours.
Momus, Terpsichore, Thalie,
Egyptans, Centaure, Silvains,
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le Soleil voit, en se levant,
La marche du Vainqueur du Gange,
Et porté sur l'aile du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan, dans le creux de ce rocher,
Foule les présens de l'Automne :
A ses yeux, la jeune Erigone
Folâtre & n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade,

D ij

L'onde & le vin sont confondus,
Et l'urne de chaque Naiade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée ;
Tout boit, tout s'enivre, tout rit,
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.
Le myrtle, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaisirs,
Que cet arbuſte vénérable
N'a vu couronner de desirs.
Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'est jamais trahi ;
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges,
Ses charmes ramènent toujours
La folie au temple des Sages,
La raison au sein des Amours.

Acis, aussi jeune que Flore,
Touchoit à cet âge charmant
Où l'ame éprouve le tourment
De désirer ce qu'elle ignore :
Plus belle & moins jeune que lui,

Thémire, semblable à Pomone,
Commençoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne ;
L'Amour seul a droit de charmer
L'ame qu'il a déjà charmée ;
Acis avoit befoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits,
Les roses du tein se flétrissent,
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis ;
Aimer de nouveau c'est renaitre :
Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur, long-temps indécis,
Choisit enfin ce jeune maître.
Etouffez les rayons du jour,
Pampres, dont le feuillage sombre
S'eleve & retombe alentour :
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux, toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant,
Viens cacher l'Amante aux Satyres,
Aux Nymphes dérobe l'Amant.

Malheureuse d'être inhumeaine ,
Honteuse de ne l'être pas ,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de séduire la candeur ,
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire enivrée , éperdue ,
Tour-à-tour se laisse emporter
Au plaisir de s'être rendue ,
A la gloire de résister ,
Eclairés d'un jour favorable ,
Les yeux de son amant aimable ,
Sur les foibles traces du tems ,
N'ont vu que les fleurs du Printemps .
Heureux âge de l'indulgence !
Où les dégoûts sont inconnus ,
Où tous les feux , d'intelligence ,
Conspirent pour la jouissance ,
Où toute mortelle est Vénus .

Thémire n'a point de rivale ,
Le feu , dont Acis est brûlé ,
De leurs ans remplit l'intervale ,
Et l'Amour , aux Cieux envolé ,

Triomphe d'avoir assemblé
Les noeuds d'une chaîne inégale.

La fin du règne de Bacchus
Annonce ces combats aimables,
Où les Satyres sont vaincus
Par les Nymphes infatigables.
Jours fortunés! mais peu durables:
Bientôt le brutal Affricus,
Ouvrant ses ailes redoutables,
S'éveille aux cris épouvantables
De la Maîtresse de Glaucus.
Les hirondelles assemblées,
S'élançant du faîte des tours,
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.
Entassés comme des nuages,
Mille oiseaux traversent la mer,
Le retour de l'affreux Hiver
S'annonce par leurs cris sauvages;
Le fer tranchant va déchirer
Le sein des plaines découvertes,
Et Vertumne, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
Éole menace le monde,
Borée en sa prison rugit,

La mer qui s'enfle , écumé , gronde ,
Et son rivage au loin mugit .
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des deserts ,
Et les Hyades , dans les airs ,
Ont renversé leurs froides urnes .
Vents , triomphez en liberté ,
Allez dépouiller la nature
Des vains titres de sa fierté :
Que fert un reste de parure ,
Quand on a perdu la beauté ?
Dispersez ces feuilles séchées ,
Dévorez ces plantes couchées ,
Qui n'osent regarder les Cieux .
Et toi , les délices du monde ,
Toi , qui plaisois à tous les yeux ,
Saison si belle & si féconde ,
Automne , reçois mes adieux .





LES
QUATRE SAISONS,
POÈMÈ.

—————
L'HIVER.
—————

CHANT QUATRIÈME.

Les vents ravagent nos prairies,
Tout meurt dans nos champs désolés ;
Et de nos humbles Bergeries
Les fondemens sont ébranlés.

Déjà les Graces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons ;
L'Amour vient réchauffer ses ailes.
Au feu mourant de nos tifons ;
Content de régir nos Villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses Frères volages
L'empire bruyant des Cités.
Foibles esclaves de Cythere,
Fuyez nos plaisirs innocens ;
Dérobez-vous aux traits perçans
Que lance le noir Sagittaire.
Le régime de l'art imposteur
Commence où la nature expire ;
Volez dans ce monde enchanteur,
Où le luxe tient son empire.
La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées ;
Chassez de vos coeurs amollis
Les vertus aux champs adorées ;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la Cour ignorées.

Pour nous, que la paix & les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques,
Autour de nos foyers gothiques,

Nous allons oublier Paris,
Et vos plaisirs Afratiques :
Croyez qu'au fond de nos châteaux,
La joie invente aussi des fêtes ;
Malgré les torrens du Verseau ,
Le souffle glacé des tempêtes
Epargne les myrtes nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la Cour des Rois
Qu'habite la paisible Astrée ;
Il faut que l'ame , quelquefois
Au sein du tumulte enivrée ,
Revienne , dans le fond des bois ,
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son ame ;
Le cœur qui cherche à s'ignorer ;
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir & s'estimer ?
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec foi-même ,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi désertez nos campagnes ,
Quand les sauvages aquilons
Chassent , du sommet des montagnes ,

La pauvreté dans nos vallons.
L'aspect des misères humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux :
Craint-on de voir les malheureux,
Quand on veut soulager leurs peines ?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse :
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme & s'endurcit.
Trop fière de ses avantages,
La Ville détourne les yeux
Du sombre tableau des Villages,
Dont les toits, couverts de feuillages,
S'ouvrent aux injures des Cieux.
Tranquille sous un dais superbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point, dans nos hameaux,
La pauvreté disputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique,
On bénit le farouche Hiver,
Qui, dans un salon pacifique,
Respecte la douceur de l'air.
On croit que la misanthropie
Aigrit les maux qu'on ne sent pas ;

Ainsi le luxe , dans ses bras ,
Engourdit notre ame assoupie.
Honteux d'aimer , fiers d'être ingrats ,
Dans des intrigues puériles
Nous épuisons nos cœurs stériles ;
Moins sensibles que délicats ,
Le dégoût nous rend difficiles ,
Impatients & bientôt las :
Nous traînons nos jours inutiles ,
Nous rêvons , nous ne vivons pas.
Loin de moi le triste système
De censurer d'heureux loisirs ;
C'est en faveur du plaisir même
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'Hiver pour le Sage ,
La terre , qu'Éole ravage ,
Plaît encor dans sa nudité ;
Les monts , entourés d'un nuage ,
Imposent par leur majesté ;
L'aspect de Neptune irrité ,
Frappant en fureur son rivage ,
Répand sur tout son paysage
L'ame , la vie & la fierté ;
Et la campagne , plus sauvage ,
Ne perd pas toute la beauté.

Malgré l'effroyable peinture
Du défordre des Élémens,
L'Hiver lui-même a des momens ;
Les ruines de la Nature
Plaisent encore à ses amans.
Nos hameaux auroient plus de charmes ,
S'ils étoient moins inhabités ,
Et s'ils n'arrosoient de leurs larmes
Les biens qu'absorbent les Cités.
La Terre , en esclave servile ,
S'épuisera-t'elle à jamais
En faveur d'une ingrate Ville
Qui change en tributs nos bienfaits ?
Enrichis des biens qu'ils moissonnent ,
Si nos Laboureurs , qui frissonnent
Sous leurs toits de chaume couverts ,
Jouissoient , du moins les Hivers ,
De l'abondance qu'ils nous donnent ;
Si le fleuve de nos trésors ,
Long-temps égaré dans sa course ,
Remontoit enfin dans sa source
Pour enrichir ses premiers bords :
Alors la misere effrayante ,
Dont la main foible & suppliante
Implore un secours refusé ,

Béniroit l'image riante
De notre luxe humanisé.
Le cours de nos destins prosperes,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos Peres,
Sauveroit la vie & l'honneur
Aux Esclaves involontaires,
Que le fer sanglant du Vainqueur,
Ou que la basseſſe du cœur
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux est avili ;
Chassez l'indigence importune,
Et le Village est ennobli ;
La gloire y suivra la fortune,
J'y vois ſon culte rétabli.

Ranimons les Arts de Cybelle,
Forçons la paresſe rébelle
A furmonter la pauvreté ;
En rendant la terre plus belle,
Augmentons ſa fécondité.
Déja, ſur la neige endurcie,
L'Hiver commence ſes travaux ;
Déja la tête des ormeaux
Tombe ſous les dents de la ſcie.

Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes ,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des Campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguise sur la meule agile ;
La chasse dispose ses rêts ,
La fournaise épure l'argile ,
Vulcain change en verre fragile
La fougere de nos forêts ;
Les jeux & les travaux s'allient ;
Pour former nos simples tapis ,
La paille & le jonc se marient ;
Nos vœux , nos besoins , qui varient ,
Réveillent les Arts assoupis .
L'ennui , ce tyran domestique ,
Dans nos hameaux est ignoré :
Ici le Pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique ;
Ici le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique ,
Et sur un banc mal assuré ,
La Bergere la plus antique
Chante la mort du Balafré ,
D'une voix plaintive & tragique .
O ! que

O! que ces objets innocens
Ont de droits sur l'ame d'un Sage !
La campagne la plus sauvage
Porte le calme dans nos sens.

Les loix de la Philosophie
Naissent du principe du goût ;
Ce qu'on aime on le déifie ,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme seul de l'habitude
Me fait vanter la solitude ;
Jadis l'Hiver , loin de Paris ,
Effrayoit ma folle jeunesse ,
Je croyois , dans nos champs flétris ,
Voir les rides de la vieillesse ;
Ces bois blanchis par les frimats ,
Où j'entretiens ma rêverie ,
Ce fleuve , dont l'onde chérie
Ranime nos sombres climats ,
Qui , pour embrasser la prairie ,
Ouvre , étend & courbe ses bras :
Ces lieux , pour moi remplis d'appas ,
Étoient jadis la Sibérie ;
Jusques dans l'ombre des deserts ,

Le bruit séduisant des théâtres
Venoit étouffer les concerts
De nos Villageoises folâtres.
Le luxe, environné des Arts,
Roi d'une Ville singuliere,
Changeoit le Village en chaumiere,
Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs Campagnards
Marqués du crayon de Moliere.
Je regrettois la liberté
D'un spectacle aimable & fantasque,
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge & la vérité;
L'asyle élégant & champêtre,
Où deux amans sont renfermés,
Moins par le plaisir d'être aimés
Que par l'orgueil de le paroître;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille,
Où l'enjouement se réfroidit,
Si la Satyre ne l'éveille;
Où le Vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées,
Où le vin, versé par les Fées,

Coule dans l'or & le cristal :
Enfin le tumulte & l'orgie ,
Vénus & ses Temples ouverts ,
L'image des Arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts :
Tout , au séjour de la licence ,
Appelloit mon cœur égaré ;
La Ville avoit défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience ,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fouges de l'impatience ,
L'Hiver n'est plus si rigoureux ;
Le desert remplace la Ville :
Où je crois vivre plus tranquille ,
Là je m'estime plus heureux.
Nos donjons , nos tours délabrées ,
Monumens antiques des Goths ,
Sont moins affreux que les Magots
Dont nos maisons sont décorées ;
Sans aimer la grossiereté
De nos Ayeux encor barbares ,
Leur aimable naïveté

M'attache à leurs travaux bizarres ;
Le Chevalier, le Paladin
Viennent remplir mes rêveries ,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin :
Leurs tournois, leurs galanteries
Empreints sur un marbre grossier ,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour, tout couvert d'acier ,
Au lieu de guirlandes fleuries ,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château ;
Les haches-d'armes , les massues ,
Les arcs s'élèvent en monceau ;
Dans cette tour mal réparée ,
Quel objet frappe mes regards ?
De fer la muraille entourée ,
Des Pigeons perchés sur des dards ;
La Colombe de Cythérée
Y boit dans le casque de Mars.
Par-tout le flambeau de l'Histoire
Eclaire à mes yeux le passé.
J'apprends au livre de mémoire ,

Livre utile & presque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé à moi.
Le temple où préside la gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture;
Mais aux yeux de la vérité,
Le vieux temps n'est beau qu'en peinture;
Le chalumeau des Troubadours,
Le luth du bon Roi de Navarre,
N'égaloit pas l'humble guittarre
Des moindres Chantres de nos jours.
Ami de nos Ayeux célèbres,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siècles couverts de ténèbres,
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & grossière,
De notre ignorance première
Regrette les temps révolus?
L'erreur est un malheur de plus;
Moins notre esprit a de lumière,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars,
Qui dévorent la nourriture

Des bleus naissans de toutes parts ?
Loin de moi semblable imposture,
Les Arts fécondent la Nature,
Nos vices corrompent les Arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison,
Tandis que les neiges pressées
Couvrent le toît de ma maison.
Seul, & souvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre sembloit au Printemps
Régner sur tout le paysage,
La mousse & la rouille du temps
Déceloient seules son grand âge :
Ses rameaux penchés à l'entour
Formoient un temple pour les graces,
A son pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repoussa la guerre
Des aquitons impétueux,
Inébranlable & fastueux,

Il fouloit le sein de la terre :
Son front brûlé par le tonnerre
En étoit plus majestueux.
Quels Dieux ont causé sa ruine ?
Un Bucheron foible & courbé
A frappé l'arbre en sa racine,
Le Roi des forêts est tombé.

Aidé d'une sombre lanterne,
Le soir je dirige mes pas
Vers l'antique & vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemble, police & gouverne
Tous les Bergers de ces Etats ;
Dans cette grotte mal taillée,
La Soeur aimable de l'Amour
Appelle sur la fin du jour
Nos Bergeres à la veillée.
L'Amant d'Io, débarrassé
Du soin de fillonner la plaine,
Y réchauffe de son haleine
Philemon que l'âge a glacé,
Lisette & le jeune Philene.
Des arbres, en cercle arrondis,
Forment le rustique théâtre

Où la Villageoise & le Pâtre
S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumiere ,
Que l'air agite & fait pencher ,
Découvre à l'assemblée entiere
La profondeur de ce rocher.
C'est-là que les longues soirées
S'écoulent comme des momens ;
Nos fêtes dans ces lieux charmans
Naissent sans être préparées ;
La Romance , le Fablio
Nous content leurs douces fornettes :
Ici les fastes de Clio
Sont des recueils de chansonnettes ;
Ici l'on tient la Cour d'Amour ,
Si redoutable aux infidelles ,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galans & les plus belles ,
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accusé doit répondre ,
Le Juge ordonne , on obéit ;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.

Un soir dans ce Sénat champêtre,
Eglé, Bergere de vingt ans,
Nous dit qu'elle scauroit peut-être
Une histoire de son printemps.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter,
Le seul Mysis baifsoit la vue,
Eglé commença de conter.
Une Bergere assez jolie
Donna son chien à son vainqueur ;
Quand elle eut fait cette folie,
Il fallut bien donner son cœur.
En aimant on se croit aimée,
Comment ne l'eût-elle pas cru ?
Le pouvoir qui l'avoit charmée
A chaque instant s'étoit accru ;
Plus sa foibleſſe étoit extrême,
Plus l'Amant devint imposteur ;
Hélas ! comment croire menteur
Un Berger qui dit je vous aime ?
Un cœur sincere ne craint rien,
Mais cette assurance est fatale ;
La Bergere apperçut son chien
Sur les genoux de sa Rivale.

Le voile alors se déchira ,
Tout fut changé dans la Nature :
L'Amour , le temps , rien ne pourra
Guérir sa profonde blessure ;
Je la connois , elle en mourra.
A ces mots Eglé fond en larmes ,
Et Mysis tombe à ses genoux ;
Quoi ! dit-il , j'ai bravé vos charmes ,
Mon cœur s'est éloigné de vous ?
Le supplice est égal au crime ;
J'étois aimé , je suis hâï ;
Je vivrai , je mourrai , victime
De mon amour que j'ai trahi. . . .
Mon cher Mysis , Eglé t'adore ,
Jamais tu ne fus condamné ;
Si ma fierté t'accuse encore ,
Mon cœur t'a déjà pardonné :
Elle dit , sa voix affoiblie
Expiré , & Mysis à ses pieds ,
Les yeux dans les larmes noyés ,
Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour si rare ;
Les maux dont l'Amour est l'auteur

Deviennent, quand il les répare, les malades
La source de notre bonheur. et aussi odore
Ainsi la plus sombre journée qui ait été Peut s'écouler dans le plaisir; mais est long
L'art d'adoucir sa destinée échappe quand Est l'art d'occuper son loisir. encore moins
Le Sauvage de la Norwege, et il échappe moins
Cet Automate fainéant, ce n'est pas
Voisin des montagnes de neige et il échappe tout
Qui le séparent du néant, et il échappe tout
Dans nos plus tristes solitudes, qui sont moins
Croiroit voir l'Isle des Amours; ou alors
Les nuits que nous trouvons si froides, échappe tout
Seroient pour lui les plus beaux jours. encore moins
Jouissons de nos avantages, et il échappe tout
Quittons en foule nos Villages, et il échappe tout
Le vent se leve à l'Orient, et il échappe tout
Et le Ciel vainqueur des orages, encore moins
Nous montre un visage riant, et il échappe tout
L'Hiver, plus vif & moins à craindre, encore moins
A levé son voile odieux; il échappe tout
La terre cesse d'être à plaindre, mais si peu
Quand le Soleil brille à ses yeux: et aussi moins
Déjà les neiges des montagnes qui sont moins

Resplendissent de tous côtés,
La robe blanche des Campagnes
Etale ses plis argentés ;
La goutte d'eau, que l'air épure,
Se change en perle en se formant,
L'Hiver dans toute sa parure
Nous montre sa riche ceinture ;
Et des chaînes de diamant
Semblent resserrer la Nature.
Fleuve, dont le cours inégal
Arrose nos plaines fécondes,
Sous une voûte de cristal,
Borée, emprisonne tes ondes ;
Nos Villageoises vagabondes,
Osent parcourir ton canal.
Et toi, montagne infortunée,
Séjour éternel des Hivers,
Où la Nature abandonnée
Règne sur des tombeaux ouverts ;
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abîmes si profonds,
Que la faim rend impitoyables,
Courons tandis que le jour luit,
Attaquer les monstres sauvages,

Qui dans les ombres de la nuit
Exercent leurs cruels ravages.
Frappons ces lions dévorans ,
Ces ours destructeurs de la terre ;
Que la chasse ainsi que la guerre ,
Nous arment contre nos tyrans :
Défendons nos hameaux tranquilles ,
Sauvons nos Bergers & nos biens ,
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos Citoyens.
La santé , de fleurs couronnée ,
Naîtra de ces légers travaux ;
Et nous verrons avec l'année
Eclorre des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'Univers ,
Bientôt la séve renâissante
Fondra la glace des Hivers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne ,
Ces vents enfantés par le Nord ,
S'endormiront dans la caverne ,
Où régne Borée & la Mort :
La beauté , la force , la vie
Rendront à la terre ravie

Et ses trésors & ses couleurs ;
La peine du plaisir suivie,
Se reposera sur les fleurs.

» Délices de la double Cime,
» Toi, dont les vers mélodieux
» Rendirent Euterpe sublime,
» Et les hameaux dignes des Dieux,
» VIRGILE, reçois mon hommage ;
» Ma Muse au pied de ton autel,
» Dépose, en tremblant, un ouvrage
» Que ton nom peut rendre immortel.

